Tu peux encore avoir envie de moi demain

Il n'est pas nécessaire d'être parfaite pour se laisser aimer



Laura Bellini

Tu peux encore avoir envie de moi demain

Il n'est pas nécessaire d'être parfaite pour se laisser aimer

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903605

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions que je n'avais pas prévues 13
Chapitre 2 - Une place pour deux 22
Chapitre 3 - Quand tout commence à bouger..... 33
Chapitre 4 - Ce qu'on ne met pas sur les plans 44
Chapitre 5 - Le droit de dire non 55
Chapitre 6 - À un souffle de distance..... 65
Chapitre 7 - De l'autre côté du baiser 75
Chapitre 8 - Dans un monde que je ne connaissais pas 84
Chapitre 9 - Le risque que nous choisissons 93
Chapitre 10 - Sans programme pour demain.....104
Chapitre 11 - Entre nous et le reste du monde..... 115
Chapitre 12 - Le prix du silence 125
Chapitre 13 - Le prix de ses propres décisions 136
Chapitre 14 - Ce que nous avons peur de perdre 147
Chapitre 15 - Tout ce que tu ne m'avais pas dit 158
Chapitre 16 - Une distance impossible à mesurer.....171
Chapitre 17 - La vie n'attend pas 182
Chapitre 18 - Un premier pas sans promesses 191
Chapitre 19 - Dire la vérité ne suffit pas 200
Chapitre 20 - Tu peux encore avoir envie de moi demain 210

INTRO

À sept heures quarante-trois du matin, je me tenais au milieu de ce qui allait devenir ma salle de yoga et j'essayais de me convaincre que le craquement provenant du mur n'annonçait pas une catastrophe.

Les travaux devaient encore durer vingt-deux jours. Je le savais précisément, car depuis six semaines, je tenais un tableau dans lequel chaque journée avait sa couleur, chaque retard sa case rouge et chaque dépense dépassant le budget se transformait aussitôt en un chiffre écrit en gras. Je ne considérais pas cela comme une obsession. Simplement, après des années à travailler dans des salles louées, à adapter mes horaires aux activités des autres et à m'excuser auprès de mes clientes pour un vestiaire grand comme un placard d'entrée, j'allais enfin avoir mon propre espace.

À moi.

C'était l'expression que je préférais.

Je passai la main sur le mur fraîchement enduit. Une poussière blanche resta sur mes doigts. C'est là que seraient installés les grands miroirs. Près de la fenêtre, j'avais prévu une rangée de plantes. Au fond, derrière une cloison en bois, un petit espace d'accueil où l'on pourrait aussi préparer du thé. Le sol serait clair, chaleureux, sans brillance. Rien ne serait laissé au hasard. Pas de décorations à la mode qui, dans deux ans, donneraient l'impression d'avoir été choisies dans un catalogue vieux d'une décennie.

Je savais ce que je voulais.

C'est pourquoi je n'avais pas besoin d'un architecte d'intérieur.

Et certainement pas de Dariusz Kania.

— Lara ?

Sa voix me fit me retourner trop vite.

Il se tenait dans l'embrasure de la porte ouverte, une main retenant une mallette d'échantillons, l'autre ajustant la bandoulière du sac qu'il portait à l'épaule. Il avait une veste sombre, un pull gris et cette même expression tranquille dont je me souvenais, des années auparavant. Sauf qu'à l'époque, je l'avais simplement trouvé sûr de lui. Maintenant, je voyais quelque chose de plus agaçant : un homme qui semblait toujours savoir combien de temps il pouvait garder le silence avant que son interlocuteur ne se mette à trop parler.

— Dariusz.

Il sourit.

— On aurait presque dit un bonjour.

— Je n'ai pas encore décidé.

Il retira sa veste, promena son regard sur la pièce et, au lieu de répondre, fit quelques pas vers le centre de la salle. Il ne se pressait pas. Il observait le plafond, les murs, les fenêtres. Les câbles qui dépassaient, les sacs de colle et les planches empilées dans un coin.

C'était ce dont je me souvenais le mieux chez lui. Son attention. Dariusz ne se contentait pas de regarder les pièces. Il les lisait.

Nous nous étions rencontrés neuf ans plus tôt, lorsque j'avais aidé une amie à ouvrir un petit café. Il en avait conçu l'aménagement intérieur. Moi, je devais simplement choisir

quelques accessoires, et nous avions fini par passer trois semaines à discuter des raisons pour lesquelles l'éclairage au-dessus des tables comptait davantage que la couleur des tasses.

Puis la vie avait fait ce qu'elle fait habituellement avec les gens qui ne comptent pas encore suffisamment l'un pour l'autre. Elle nous avait éloignés sans le moindre effort.

— Je pensais que tu enverrais quelqu'un de ton agence, dis-je.

— J'aurais pu.

— Mais tu ne l'as pas fait.

Il me regarda.

— Parce que tu m'as écrit que tu n'avais besoin de personne.

— Et c'est toujours le cas.

— C'est précisément pour ça que je suis venu en personne.

Un rire m'échappa, même si je n'avais aucune envie de lui donner cette satisfaction.

Dariusz s'approcha du mur sur lequel j'avais fixé une impression de mon plan avec du ruban adhésif. Il l'examina quelques instants, puis désigna l'emplacement prévu pour l'accueil.

— Tu comptes garder ça ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est là que se trouve l'accueil.

— Je vois bien. Je te demande pourquoi tu l'as placé là.

Je croisai les bras.

— Dès l'entrée, le client voit la personne derrière le comptoir. La réserve est juste derrière. Et ici, on conserve un passage dégagé. C'est la disposition la plus simple.

— La plus simple n'est pas toujours la meilleure.

— Je commence à me rappeler pourquoi, il y a neuf ans, j'avais envie de t'étrangler avec une lampe.

— La noire ?

— Exactement.

— Elle était trop lourde.

Je souris malgré moi.

Et c'est précisément à cet instant que la première fissure apparut dans ma matinée si parfaitement organisée. Pas parce que Dariusz remettait mon plan en question. Les gens le faisaient souvent. Pas non plus parce qu'il était séduisant, même s'il aurait été malhonnête de prétendre que je ne l'avais pas remarqué. Non, il s'agissait de quelque chose de bien plus inconfortable.

En sa présence, je retrouvais le souvenir d'une version de moi-même qui n'avait pas encore tout planifié dans les moindres détails.

— Montre-moi ce que tu changerais, dis-je.

Je levai un doigt.

— Montre-moi. Ne change rien.

— Bien sûr.

Il sortit un télémètre laser de son sac et commença à vérifier les distances. Pendant plusieurs minutes, nous nous déplaçâmes dans la pièce presque sans parler. Je lui expliquais mes choix, il me posait de brèves questions.

Combien de personnes assisteraient aux cours ? Est-ce que je voulais également organiser des ateliers ? La salle serait-elle utilisée le soir ? Les clientes devraient-elles laisser leurs chaussures à l'entrée ?

Il ne proposa aucune modification immédiatement.

Cela me désarma davantage qu'une critique.

Finalement, il s'arrêta près du mur opposé aux fenêtres.

— Si tu laisses l'accueil là où tu l'as prévu, tu vas te priver de la meilleure lumière dans la deuxième partie de la journée.

— L'accueil n'a pas besoin de lumière.

— Toi, tu n'as pas besoin de lumière à l'accueil. Ce n'est pas la même chose.

Je le regardai.

— De la philosophie d'intérieur ?

— Du fonctionnel. Tu passeras plus de temps ici que n'importe lequel de tes clients.

— Je n'aménage pas cet endroit pour moi.

— C'est une erreur.

Il avait dit cela calmement, mais quelque chose en moi se crispa aussitôt.

— Tu ne connais pas mon entreprise.

— Je connais des gens qui conçoivent un lieu tellement en fonction des autres qu'au bout d'un an, ils n'ont même plus un endroit où s'asseoir.

— Et c'est précisément pour cette raison que je n'ai pas engagé d'architecte d'intérieur.

— Pourtant, tu m'as appelé.

— Je t'ai appelé parce que l'entrepreneur affirme que le mur près des toilettes pourrait nécessiter une modification des installations techniques. J'ai besoin d'une consultation. Une seule.

Dariusz m'observa un instant, comme s'il hésitait à ajouter quelque chose.

— Une seule consultation ne suffira pas.

— Il y a cinq minutes, elle suffisait.

— Il y a cinq minutes, je n'avais pas vu ça.

Il désigna le plafond.

Ce fut seulement alors que je remarquai une fine ligne qui courait le long de l'angle. La fissure semblait sans gravité, mais elle passait exactement au-dessus de l'endroit où devaient être installés les placards.

— C'est récent ? demandai-je.

— Je pense que oui.

— Ce qui signifie ?

— Qu'avant de commencer à installer quoi que ce soit, il faut vérifier ce qui se passe au-dessus. Et je veux voir les installations près des toilettes.

— Tu veux ?

— D'accord. Tu devrais les examiner. Moi, je peux te dire ce qu'il faut chercher.

Cette seule phrase suffit à me faire le regarder autrement.

Il n'avait pas dit qu'il prendrait les choses en main. Il n'avait pas dit qu'il s'en occuperait. Il me laissait décider.

— Combien de temps ? demandai-je.

— Aujourd'hui ?

— Non. Pour l'ensemble. Si j'acceptais que tu examines le projet.

Dariusz posa une main sur le rebord de la fenêtre.

— Deux jours pour faire un audit. Ensuite, tu décideras si tu veux modifier quoi que ce soit.

— Et toi ?

— Moi, quoi ?

— Qu'est-ce que tu y gagnes ?

Pendant un instant, son visage perdit cette expression légèrement amusée.

— Un contrat.

— Tu as déjà ton entreprise. Je suppose que tu n'attends pas après un petit local destiné à accueillir une salle de yoga.

Ma question se voulait plaisante, mais sa réponse arriva une fraction de seconde trop tard.

— Tous les projets peuvent être intéressants.

Je remarquai cette hésitation. Brève, presque imperceptible. J'aurais pu l'ignorer.

Je ne le fis pas.

— Très diplomatique.

— J'apprends.

— Depuis quand ?

— Depuis que la franchise a commencé à me coûter cher.

Il me regarda et, cette fois, il ne souriait plus du tout.

Un courant d'air frais entra dans la salle par la porte ouverte. Il fit bouger la feuille sur laquelle j'avais imprimé

mon plan. Un des coins se détacha du mur et le papier se mit à trembler légèrement.

Dariusz s'approcha, remit le ruban adhésif en place, puis immobilisa ses doigts sur la feuille, juste à côté de mes annotations manuscrites.

— Tu continues à tout planifier ? demanda-t-il.

— Et toi, tu considères toujours qu'un plan n'est qu'une suggestion ?

— Seulement quand quelqu'un n'y a pas laissé assez de place pour changer d'avis.

Il se tenait près de moi. Pas assez près pour que je sois obligée de reculer. Juste assez pour me laisser décider si j'en avais envie.

Je ne reculai pas.

— Deux jours, dis-je.

— Deux jours.

— Tu ne changes rien sans mon accord.

— Lara, c'est ton studio.

— Exactement.

Il me tendit la main.

Je la serrai.

Sa main était chaude après avoir passé un moment dans la poche de sa veste, la mienne était froide à force de toucher les murs. Ce contraste dura une seconde, peut-être deux, mais suffisamment longtemps pour me rappeler quelque chose que je n'avais absolument pas prévu de me remémorer : autrefois, j'aimais la façon dont il me regardait, avant que chacun de nous ne poursuive sa route.

Je fus la première à lâcher sa main.

Dariusz rassembla ses échantillons et ses documents.

— Je reviendrai demain à huit heures.

— Huit heures quinze.

— Pourquoi ?

— Parce qu'à huit heures, je prends mon café.

— Toujours sans sucre ?

Je me figeai.

Il était déjà près de la porte.

— Tu t'en souviens ?

Il tourna la tête.

— Je n'oublie pas tout simplement parce que neuf ans ont passé.

Je restai seule au milieu de la salle, entourée de poussière, de planches et de mon plan parfait qui, une heure plus tôt encore, me semblait complet.

Je fixai la porte plus longtemps que la raison ne l'aurait voulu.

Et pour la première fois depuis très longtemps, je ne me demandais pas si j'avais pris la bonne décision.

Je me demandais ce que je ferais si, demain, j'avais toujours envie de voir Dariusz franchir cette porte.

Chapitre 1 - Les conditions que je n'avais pas prévues

Le lendemain matin, à huit heures quinze, Dariusz Kania se présenta dans mon studio avec deux cafés et l'air d'un homme qui s'attendait à rencontrer des difficultés, mais qui avait bien l'intention de les considérer comme un défi intéressant.

Cela faisait déjà vingt minutes que j'étais assise sur le rebord de la fenêtre, occupée à examiner le devis. Pendant la nuit, j'avais reçu un message de l'entrepreneur. La fissure près du plafond devait être inspectée, et les installations techniques à proximité des toilettes risquaient d'entrer en conflit avec les aménagements prévus. Aucun montant précis, aucun délai, seulement l'assurance polie qu'une solution serait trouvée.

Je détestais ce genre de promesses.

— Sans sucre, annonça Dariusz en me tendant un gobelet en carton. Même si, à voir ta tête, je me dis que j'aurais dû apporter quelque chose de plus fort.

— Si tu as dans ton sac une autorisation d'ouverture et trente mille zlotys supplémentaires, tu peux rester.

— J'ai un mètre, un ordinateur et deux sandwichs.

— Les sandwichs, c'est prometteur.

Il sourit, puis son regard se posa sur les documents étalés à côté de moi.

— De mauvaises nouvelles ?

Je lui tendis mon téléphone pour qu'il lise le message de l'entrepreneur. Il le parcourut deux fois sans faire de

commentaire. Puis il posa son café et s'approcha du mur qu'il avait examiné la veille.

— Commençons par établir les faits. Nous parlerons des coûts ensuite.

— Tu parles comme un homme qui n'a jamais eu besoin de vérifier son solde bancaire avant de payer une facture.

Il se retourna.

— Ne pars pas de ce principe.

Il avait répondu sans sourire. Pendant une seconde, un malaise s'installa entre nous, sans que je parvienne à comprendre pourquoi. Mais il sortit aussitôt un carnet de croquis de son sac et reprit un ton professionnel.

— Je veux parler à l'entrepreneur, consulter les plans des installations et vérifier si l'agencement proposé tient réellement la route.

— Mon agencement tient la route.

— Il est logique pour quelqu'un qui veut faire entrer le maximum de choses dans une petite surface. Je ne suis pas certain qu'il le soit pour quelqu'un qui va y travailler.

— Voilà que tu recommences.

— Je n'ai même pas encore terminé.

Il s'approcha de la fenêtre et désigna l'endroit où j'avais prévu l'accueil. Il m'expliqua qu'une structure haute limiterait l'arrivée de lumière dans une partie de la salle et que le passage étroit pourrait devenir problématique lorsqu'un groupe sortirait au moment où le suivant entrerait. Il parlait calmement, avec précision, sans prendre ce ton particulier qu'adoptaient certains hommes lorsqu'ils m'expliquaient des évidences.

Le pire, c'était qu'il avait de bons arguments.

— Je n'ai pas l'intention de renoncer à mes douze places, déclarai-je.

— Je ne te le demande pas.

— Alors, qu'est-ce que tu me demandes ?

— De me laisser vérifier s'il existe une meilleure façon d'aménager ces douze places.

— Hier, nous avons convenu de deux jours d'audit.

— Et c'est exactement ce que je suis en train de faire.

— Dans ce cas, arrête de regarder mes murs comme s'ils t'avaient personnellement offensé.

Il éclata de rire.

Ce rire était différent de celui dont je me souvenais neuf ans plus tôt. Plus grave, plus bref, moins insouciant. Je songeai qu'il avait dû se passer beaucoup de choses dans sa vie pendant toutes ces années, des choses dont j'ignorais absolument tout.

Et cela m'agaça de constater que j'avais envie de les connaître.

À neuf heures, Marek, l'entrepreneur chargé des travaux, arriva. C'était un artisan compétent, mais il appartenait à cette catégorie de personnes qui considèrent toute question supplémentaire comme une offense personnelle. Lorsqu'il aperçut Dariusz, ses sourcils se froncèrent immédiatement.

— Et vous êtes ?

— Dariusz Kania. Je suis chargé d'une consultation sur l'agencement fonctionnel.

— Nous avons déjà un projet.

— Justement. C'est pourquoi j'aimerais voir comment le passage des installations a été prévu.

Marek se tourna vers moi.

— Madame Lara, si tout le monde se met à changer quelque chose ici, nous n'aurons jamais terminé.

Je ressentis cette irritation familière. Depuis le début des travaux, j'avais dû rappeler à plusieurs reprises que j'étais la cliente qui finançait le projet, et non une jeune femme à laquelle il fallait expliquer patiemment pourquoi elle devait accepter toutes les décisions.

— Personne ne change quoi que ce soit pour le moment, répondis-je. Nous examinons le problème que vous avez signalé hier.

Dariusz n'intervint pas. Il resta à côté de moi et me laissa mener la conversation.

J'appréciai ce geste plus que je ne voulais l'admettre.

Marek nous montra des photographies des installations mises à nu. Dariusz posa des questions sur le tracé des tuyaux, l'épaisseur des cloisons et l'accès nécessaire pour la maintenance. À un moment, il demanda les documents relatifs aux précédents travaux. Il s'avéra que le propriétaire du local devait les envoyer, mais ne l'avait pas encore fait.

— Donc, nous ne savons pas exactement ce qui se trouve derrière ce mur, résuma Dariusz.

— Nous le savons à peu près, répliqua Marek.

— À peu près ne suffit pas lorsqu'on prévoit de condamner l'accès pendant plusieurs années.

Un silence s'installa.

Je n'aimais pas qu'on confirme mes pires inquiétudes.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demandai-je.

— Suspendre l'aménagement de cette partie jusqu'à ce que les installations aient été vérifiées. Les autres travaux peuvent continuer. Il n'y a aucune raison de tout arrêter.

Marek hocha la tête, sans enthousiasme.

Lorsqu'il fut parti, je m'adossai au mur et fermai les yeux.

— Je viens de perdre une semaine ?

— Pas encore.

— Voilà un mot très réconfortant.

— Je ne vais pas essayer de te rassurer tant que je ne sais pas s'il y a une raison de le faire.

Je rouvris les yeux.

— Tu as toujours été aussi insupportablement pragmatique ?

— Non. Avant, j'étais encore plus insupportable.

Je l'observai plus attentivement. Il avait les cheveux courts et sombres, avec les premiers fils gris au niveau des tempes, et de fines rides autour des yeux. Il n'avait pas l'air d'un homme qui essayait de retenir le temps. Il ressemblait plutôt à quelqu'un qui avait appris à ne pas s'excuser de le voir passer.

— J'aimerais te montrer quelque chose, dit-il.

Il étala une grande feuille sur le sol et dessina le rectangle représentant la pièce. Il indiqua l'entrée, les fenêtres, les toilettes et l'accueil prévu. Puis il déplaça ce dernier, modifia le sens de circulation et proposa des meubles bas à la place de la grande cloison.

Il n'essayait pas de transformer mon studio en un salon sophistiqué. Il conservait le parquet, les nuances de vert discrètes et cet espace dégagé auquel je tenais tant.

Mais soudain, tout semblait plus fluide.

— C'est agaçant, déclarai-je.

— Quoi, exactement ?

— Que je préfère ta version.

Dariusz leva les yeux vers moi.

— Je peux faire semblant de ne pas avoir entendu.

— Je t'en serais reconnaissante.

Je me rapprochai du croquis et m'agenouillai à côté de lui. Nos épaules se retrouvèrent presque à la même hauteur. Je perçus le parfum discret qu'il portait, quelque chose de boisé et de chaleureux, sans cette douceur excessive que je trouvais parfois étouffante.

Je désignai l'espace près de la fenêtre.

— Il faut conserver cet endroit pour les séances individuelles. Je ne veux pas y renoncer.

— Pourquoi est-ce si important ?

J'hésitai.

J'aurais pu lui répondre qu'il s'agissait de proposer des cours supplémentaires et d'augmenter mon chiffre d'affaires. Cela aurait été vrai, mais incomplet.

— Parce que tout le monde n'a pas envie de pratiquer devant douze autres personnes, expliquai-je. Parfois, quelqu'un revient après une longue interruption, après une maladie, ou simplement un jour où il ne supporte pas le regard des autres. Je veux avoir un endroit où cette personne n'aura rien à prouver.

Dariusz posa son crayon.

— Ce n'était pas dans ta présentation du projet.

— Parce qu'on ne peut pas tout faire entrer dans un tableau.

— C'est précisément ce que j'essaie de te dire depuis hier.

Je lui lançai un regard faussement sévère.

— N'utilise pas mes propres arguments contre moi.

— Dans ce cas, arrête de m'en fournir d'aussi bons.

Pendant un instant, nous nous regardâmes à une distance qui me sembla soudain trop courte pour une simple consultation professionnelle. Dariusz fut le premier à reporter son attention sur le croquis, mais il le fit lentement, comme s'il avait lui aussi remarqué ce changement.

— Nous garderons cet espace, dit-il. Nous trouverons une autre solution.

À midi, je reçus un appel du propriétaire du local. Les documents relatifs aux installations se trouvaient dans les archives du gestionnaire de l'immeuble et ne pourraient probablement nous parvenir que le lendemain. Lorsque je transmis l'information à Dariusz, il consulta sa montre.

— Dans ce cas, je peux préparer deux variantes aujourd'hui. Demain, nous vérifierons laquelle est réalisable.

— Et si aucune ne l'est ?

— Alors, nous en ferons une troisième.

— Tu n'acceptes jamais l'échec ?

— Si. Mais je préfère examiner toutes les possibilités avant.

Le téléphone vibra dans sa poche. Il jeta un coup d'œil à l'écran et son visage se crispa un bref instant. Il refusa l'appel.

— Tu dois répondre ? demandai-je.

— Pas maintenant.

— Ça peut être important.

— Je sais.

Il avait répondu trop vite. Je ne voulais pas me mêler de ses affaires personnelles, mais je gardai ce bref instant en mémoire.

Avant de partir, il s'arrêta près de la porte.

— Lara, il y a encore une chose.

— Je t'écoute.

— Si je dois continuer à travailler sur ce projet, j'ai besoin de plus que de ton autorisation de faire des dessins.

— C'est-à-dire ?

— Tu dois me permettre de te dire quand ton idée ne fonctionne pas. Même si tu y tiens énormément.

Je croisai les bras.

— Et toi, tu dois accepter que la décision finale m'appartienne.

— Bien sûr.

— Sans te vexer.

— Sans me vexer.

— Et sans effectuer de modifications dans mon dos.

— Je ne travaille jamais de cette façon.

Je l'observai quelques instants.

— Dans ce cas, nous avons une condition.

— Une seule ?

— Pour commencer.

Il sourit légèrement.

— Demain, je t'apporterai une proposition détaillée.

— Et moi, je préparerai la liste de toutes les choses auxquelles tu n'as pas le droit de toucher.

— Je suppose qu'elle sera longue.

— Très longue.

Lorsqu'il partit, je regardai le croquis qu'il avait laissé sur le sol. À côté de mon plan soigneusement préparé se trouvait son dessin, couvert de corrections et de courtes annotations. Deux façons différentes d'envisager un même lieu.

Au cours des dernières années, j'avais appris que l'indépendance signifiait pouvoir prendre mes propres décisions. Je n'avais besoin de personne pour assumer la responsabilité de ma vie à ma place.

Mais il existait peut-être une différence entre abandonner le contrôle à quelqu'un et le laisser s'approcher suffisamment pour qu'il puisse voir les endroits où je me trompais moi-même.

Le soir, alors que je fermais le studio, je découvris une courte note au verso de son croquis.

« N'oublie pas de garder une place pour toi. »

Je la lus deux fois.

Puis, au lieu de ranger la feuille dans mon classeur, je l'emportai chez moi.

Chapitre 2 - Une place pour deux

Le lendemain, j'arrivai au studio plus tôt que prévu. Pas parce que j'attendais Dariusz. Du moins, c'était l'explication que je me donnais lorsque, à sept heures trente, j'étais déjà assise à mon bureau provisoire, occupée à disposer des échantillons de couleurs.

En réalité, je voulais profiter de quelques instants de tranquillité avant une nouvelle conversation au cours de laquelle j'apprendrais probablement, une fois encore, que mes solutions soigneusement élaborées nécessitaient des modifications.

À huit heures, je reçus un message.

« Les documents sont arrivés chez le gestionnaire. Je passerai récupérer une copie après neuf heures. Je serai chez toi avant dix heures. »

Je répondis simplement que je l'attendais.

Quelques instants plus tard, un deuxième message arriva.

« Et ne déplace pas l'accueil toute seule. Je sais de quoi tu es capable. »

Je souris à mon téléphone.

Je ne me souvenais pas de la dernière fois où quelqu'un avait réussi à me faire rire avec deux phrases, sans même chercher à être drôle.

Peu avant dix heures, mon amie Natalia arriva. Nous nous connaissions depuis l'université, et elle faisait partie du petit nombre de personnes capables de me dire des vérités désagréables sans risquer de provoquer immédiatement la fin de notre amitié.

Elle avait apporté des brioches et s'installa sur le rebord de la fenêtre.

— Tu as l'air suspectement en forme pour une femme dont les travaux prennent du retard.

— Merci.

— Ce n'était pas un compliment. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

— Lara.

Je soupirai.

— Tu te souviens de Dariusz Kania ?

Natalia fronça les sourcils.

— L'architecte d'intérieur du café ? Celui dont tu as passé un mois à dire qu'il était l'homme le plus agaçant de Toruń ?

— Celui-là même.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il m'aide pour le studio.

Natalia me regarda avec un intérêt tel qu'on aurait dit que je venais de lui annoncer mon déménagement à l'autre bout du monde.

— Il t'aide ?

— Professionnellement.

— Évidemment.

— Ne commence pas.

— Je n'ai encore rien dit.

— Ton visage en a dit suffisamment.

Natalia éclata de rire et me tendit une brioche.